

LE SIECLE DE LOUIS XIV.

QU'IL est noble et grand ce siècle de LOUIS XIV, où la civilisation s'offre brillante de tout l'éclat de la jeunesse ! Dans sa folâtre effervescence, elle se couronne de fleurs et elle sourit d'amour, sur le trône que le temps lui a préparé. Tous les arts, toutes les gloires, se grouppent autour d'elle, pour orner son triomphe. On ne sait s'il faut attribuer l'apparition de tant de génies, dans tous les genres, à une prodigalité de la nature plutôt qu'aux influences morales de l'époque, ou même à la science du prince qui, né pour sentir tous les talents, leur donne une vie nouvelle, en les rapprochant du trône. Le siècle de Louis XIV offre à la pensée le printemps de la civilisation : son automne, où son fruit sera cueilli dans sa maturité, arrivera plus tard, après la saison brûlante des foudres et des orages. Que de larmes seront répandues, que de sang sera versé, avant que la civilisation soit descendue du sommet de l'édifice social jusqu'à sa base !

Louis XIV paraît trop dans son siècle ; les peuples n'y paraissent point assez ; et quand il a dit : *L'état, c'est moi*, il exprima sa pensée dominante, et il a fourni à l'histoire, dans un seul trait, le tableau de son règne. Au milieu de ce concert de louanges qui s'élèvent autour de lui, l'oreille est attristée ; il lui semble entendre le son monotone et faux de l'adulation. L'histoire a rayé de ses pages immortelles ces flatteries prodiguées sans mesure à un monarque caressé longtemps par la victoire et par la fortune. Louis XIV est resté seul en présence de tant de chefs-d'œuvre ; mais son ombre, majestueuse et fière, semble encore exciter les inspirations du génie, et lui montrer de loin le temple de la gloire. A ses côtés, une cohorte de talents, un peuple de grands hommes, arrivent jusqu'à nous, sur les ailes des souvenirs : on dirait une caravane brillante, qui voyage vers la postérité, en traversant les champs du passé. Quels flots de gloire ! quelle abondance de miracles ! Ici, CORNEILLE élève les âmes par la majestueuse énergie de ses vers ; là, RACINE attendrit les cœurs, et sa Muse mélodieuse, en disant les ravages des passions, répand un baume consolateur sur les infortunes humaines : plus loin, le sévère BOILEAU promène son compas réformateur sur toutes les difformités morales : dédaignant les

mens qu'elle avait contractés, en recevant ces biens, est employé à loger des soldats. Et c'est dans un pays où on a souvent reproché aux Canadiens leur ignorance, le manque d'établissement d'éducation parmi eux ! c'est au Catholiques, qui forment plus des neuf-dixièmes de la population, qu'on adresse ces reproches! — et ces biens à qui devaient-ils appartenir ? De qui viennent-ils ? A qui et à quelles fins ont-ils été donnés par ceux qui en étaient les propriétaires ?

D.